

La redoute finit par être reprise à la fois par l'infanterie et par les cuirassiers. Mais une fois encore, malgré les instances de ses lieutenants, Napoléon refusa d'engager ses réserves. Frappé de l'acharnement des Russes, les croyant capables de vouloir livrer le lendemain une nouvelle bataille, il tenait à ne pas « faire démolir la garde ». Ce fut à coups de canons que l'on contraignit l'ennemi à la retraite. Mais, comme les Autrichiens à Wagram, les Russes se retiraient en bon ordre, nullement démoralisés, prêts à reprendre la lutte dès qu'on le leur commanderait. S'ils laissaient 40000 des leurs sur le champ de bataille, ils avaient mis hors de combat 30000 Français.

INCENDIE DE MOSCOU

La victoire de la Moskova permit seulement à Napoléon d'occuper Moscou (13 septembre 1812). Il espérait que la prise de la vieille capitale déterminerait les Russes à traiter. A tout le moins il pourrait passer l'hiver à Moscou. Son armée y serait abondamment pourvue de tout, et il y préparerait sa campagne de l'année suivante, dont l'objectif serait Saint-Petersbourg.

Le patriotisme russe ruina tous ces desseins. Un élan de haine unanime animait les Russes contre l'envahisseur et, selon le mot de l'impératrice Élisabeth, femme du Tsar, « on était préparé à tout, hormis à des négociations ». Alexandre ne demanda pas la paix; bien plus, les parlementaires que Napoléon lui dépêcha pour lui proposer de négocier ne furent même pas autorisés à franchir les avant-postes. Enfin le lendemain même de l'entrée des Français dans Moscou, les Russes l'incendiaient. Le gouverneur *Rostopchine* avait, en quittant la ville, mis en liberté les détenus de droit commun, emmené les pompes, donné l'ordre de détruire les magasins d'alcool et fait mettre le feu à son propre palais. Impossible à enrayer dans une ville presque toute de bois, l'incendie dura quatre jours et détruisit environ 8500 maisons, plus des trois quarts de Moscou. Napoléon s'obstina à y rester et y demeura plus d'un mois. Il redoutait l'effet que produirait en Europe la nouvelle de sa retraite et voulait en reculer l'heure le plus possible. Du reste, ayant étudié les bulletins météorologiques des trente dernières années, il pensait avoir du temps et que l'hiver était encore loin.

Les calculs de l'Empereur furent déjoués : « l'hiver de 1812 arriva cinq semaines trop tôt ». A la mi-octobre, une brusque chute de neige et de fortes gelées déterminèrent enfin l'Empe-